IV

L'ENSEIGNEMENT DU LATIN EN ROUMANIE

PAR S. LAMBRINO

Professeur au lycée de Târgoviste (Roumanie).

La valeur de l'enseignement du latin est parfois conditionnée par certaines circonstances locales qui varient d'un pays à l'autre. Dans les quelques pages qui suivent, je voudrais parler des circonstances qui ont imposé l'enseignement du latin en Roumanie et qui l'ont maintenu à la place d'honneur jusqu'à l'heure actuelle.

Si, en France, la tradition du latin classique s'est perpétuée sans interruption à travers tout le moyen âge, il n'y a rien eu de semblable chez les Roumains. Notre peuple a vécu loin du monde occidental, romano-catholique, dont il était séparé par les populations slaves établies entre le Danube et la mer Adriatique. Le souvenir même des Romains s'était éteint et notre premier chroniqueur, au XVI^e^ siècle, ne connaît que vaguement l'origine romaine du peuple dont il écrivait l'histoire.

Ce sont les Jésuites qui, les premiers, essayèrent d'établir en Moldavie des écoles où l'on enseignât le latin. Leurs efforts répétés au cours du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle n'eurent pas de suite à cause de la situation troublée où se trouvait le pays. D'autre part, les fils des boyards allaient parfois faire leurs études à l'étranger, dans les Universités latines de Pologne ou d'Italie[1]. Cependant, ce n'est qu'au XVIII^e^ siècle qu'un contact prolongé et fécond put être établi avec le latin qui avait civilisé l'Europe. A cette époque, les Roumains de Transylvanie, soumis à l'empire d'Autriche, furent sollicités de passer au catholicisme. Une partie d'entre eux acceptèrent, et quelques jeunes partisans de l'union avec l'Église de Rome furent envoyés aux collèges religieux jésuites de Vienne et

1. De ce nombre furent, au XVII^e^ siècle, le chroniqueur moldave, Miron Costin, qui fit ses études en Pologne, et le chroniqueur valaque, Constantin Cantacuzène, qui alla en Italie. Ils embrassèrent dans leur histoire tous les Roumains, qui vivaient dans des groupes isolés, en les faisant descendre des colons romains établis en Dacie. Mais leurs idées restèrent enfermées dans leurs écrits qui circulaient en manuscrits dans des cercles restreints, et ne trouvèrent pas d'écho dans la masse du peuple, ni dans les conceptions politiques des princes. Cf. N. Iorga, *Histoire des Roumains et de leur civilisation,* Paris, H. Paulin, 1920, p. 190 et 198.

de Rome même, où ils reçurent l'instruction propre à faire d'eux les propagandistes du catholicisme parmi les Roumains. Dans ces collèges ils firent la connaissance de la littérature latine, de l'histoire romaine, ils apprirent l'expansion du peuple romain et la conquête de la Dacie par l'empereur Trajan[1]. En même temps, ils constatèrent la ressemblance de la langue roumaine avec la langue latine. La conclusion s'imposait d'elle-même : le peuple roumain descendait des colons romains amenés par Trajan et la langue roumaine était une corruption du latin. De retour au pays, ces jeunes théologiens, riches de cette révélation, devinrent les apôtres du nationalisme auprès du peuple méprisé par ses maîtres d'une autre nationalité, et armés de la connaissance du latin ils entreprirent nos premiers travaux scientifiques d'histoire et de philologie. De Transylvanie, le « courant latiniste », comme on l'a appelé chez nous, gagna les principautés danubiennes, la Valachie et la Moldavie, qui croupissaient sous l'influence de l'esprit néo-grec apporté dans le pays par les Phanariotes. Le latin y rencontra le français, qui commençait à faire sentir son influence vivifiante. Mais, si le français mettait sous les yeux émerveillés des modèles de beauté incomparables, le latin, en plus d'une littérature riche et saine, nous apportait le ferment de notre vie nationale. C'est par lui que s'était éveillée et prenait consistance la conscience nationale qui faisait des Transylvains, des Valaques et des Moldaves un seul peuple aux aspirations identiques. Et lorsque, au siècle dernier, la Valachie et la Moldavie se réunirent sous un même prince et que les premières Écoles et Universités furent fondées, le latin prit la place d'honneur. Ainsi se renouait la tradition romaine, qui avait été interrompue pendant de si longs siècles, du moins dans la conscience des classes cultivées. Elle remplaça la civilisation slavo-byzantine, sous l'influence de laquelle notre peuple a vécu pendant le moyen âge et le commencement des temps modernes.

On voit donc que le latin, en Roumanie, a été plus qu'un simple objet d'étude, plus qu'un cycle de connaissances que tout homme instruit doit posséder. Il était le support et l'illustration de la langue roumaine, l'instrument qui devait créer et fortifier notre unité nationale et cette mentalité commune dont notre peuple avait besoin. Il devint indispensable à notre enseignement, où il

1. N. Iorga, *ouvrage cité*, p. 224 et suiv., et surtout p. 231-232.

garda sa place, malgré les objections soulevées depuis quarante ans par les partisans d'une instruction moderne purement scientifique. Pendant ce temps, le grec fut peu à peu abandonné et maintenant il est presque complètement éliminé.

Mais, pour que l'enseignement du latin donnât les fruits qu'on en attendait, les élèves devaient prendre le plus large contact avec la littérature latine. En conséquence, on simplifia l'enseignement de la langue en le réduisant à la quantité de connaissances nécessaires pour l'intelligence des textes. En premier lieu, ce fut le thème qui en souffrit. Le thème a le tort de ne familiariser l'élève qu'avec le dictionnaire, et les dictionnaires les mieux faits contiennent forcément un latin restreint, morcelé et composite. D'autre part, un dictionnaire ne peut donner qu'une idée imparfaite du contenu et de l'emploi d'un terme. On n'en acquiert une connaissance nette et vraie qu'à travers de nombreuses lectures qui révèlent le mot vivant, dans son rôle historique. Cherchant dans les textes l'esprit qui s'y révèle, on abandonna le thème et tout ce qui pouvait retarder le contact avec les œuvres littéraires. Tout le temps destiné à l'étude du latin fut consacré à la lecture expliquée des auteurs. Dès la première heure, l'élève, après avoir pris connaissance des règles de prononciation, lit un texte latin. C'est d'abord du latin forgé; ce sont ensuite de petits extraits des auteurs latins les plus faciles, adaptés, bien entendu, à la mesure des connaissances que les élèves ont acquises. Avec l'aide du professeur ils en font sortir les règles, depuis les plus simples jusqu'aux plus compliquées. De cette manière, le texte précède toujours la règle à laquelle il sert de source, et les règles à apprendre ne dépassent pas les besoins stricts du texte à traduire.

Telles sont les conditions dans lesquelles le latin est devenu un objet d'étude en Roumanie et telle est la manière dont on l'enseigne. Comme nous l'avons vu, le latin a été indispensable à notre enseignement pendant la formation de la conscience nationale de notre peuple. Il semble qu'il continuera d'être tout aussi nécessaire dorénavant. En effet, l'État roumain qui est sorti de la grande guerre est formé de la réunion de toutes les régions habitées par des Roumains. Ces Roumains ont vécu dans des milieux divers et se sont formés dans des écoles d'esprit différent : austro-allemandes, hongroises ou russes. Le latin peut assumer la tâche d'être le support et le complément de la langue roumaine,

pour créer, comme en Bessarabie, ou achever, comme en Transylvanie, cette mentalité commune dont a besoin le peuple roumain.

Pour accomplir cette tâche, l'enseignement du latin devra garder la méthode employée jusqu'à présent, qui consiste à s'attacher à l'œuvre littéraire pour en dégager l'esprit et la beauté. Mais cette méthode pose un problème qui intéresse l'avenir même du latin. Est-ce que cette langue doit être, dans l'enseignement secondaire, l'objet d'une étude minutieuse et approfondie, ou bien devrait-on plutôt réduire l'étude du mécanisme de la langue au minimum nécessaire pour pouvoir aborder assez vite un plus grand nombre d'œuvres littéraires? C'est ce dernier point de vue qui s'est généralisé dans notre enseignement. L'étude de la langue est réduite à la connaissance des formes générales de la déclinaison et de la conjugaison. On y ajoute les éléments fondamentaux de la syntaxe : l'emploi du subjonctif, du participe, du discours indirect. Ensuite on s'attache à l'explication des textes. Le commentaire en est surtout historique et archéologique; il ne devient grammatical que dans la mesure où il est nécessaire pour bien comprendre le texte. Le résultat est qu'en ne s'attardant pas à chaque pas et à chaque tournant on peut saisir dans son ensemble la beauté d'un passage poétique, l'enchaînement des idées dans un discours.

J'ai enseigné moi-même le latin d'après cette méthode et j'ai même essayé de faire un pas en avant dans cette voie. Après avoir habitué les élèves au vocabulaire d'un auteur, à ses procédés, je leur lisais à haute voix un passage inconnu de cet auteur, qu'ils devaient écouter sans s'aider du livre. Les phrases latines, prose ou vers, bien rythmées, avec leurs vocables connus, leurs terminaisons qui servaient de rappel, étaient comprises directement. Il y avait parfois des lacunes, qui disparaissaient à une reprise du passage. La lecture avançait, le texte devenait vivant et gardait la continuité dont il a besoin pour révéler son intérêt ou sa beauté. Ainsi il cessait d'être un objet inerte, occasion et motif de perpétuelles remarques grammaticales, et devenait un beau vêtement sur une belle pensée.

Je ne veux pas donner mon expérience comme définitive, mais elle m'a montré l'intérêt que le contenu des textes latins peut susciter et la rapidité avec laquelle les élèves peuvent le saisir quand

le chemin est débarrassé de tout obstacle. Peut-être est-ce là la voie dans laquelle on pourrait diriger l'enseignement du latin, si, sans méconnaître l'intérêt que peut présenter l'étude de la langue, on cherche surtout par la pratique des études latines à former l'esprit des élèves.

V

LA GRAMMAIRE LATINE DEPUIS LE MOYEN AGE JUSQU'AU COMMENCEMENT DU XIX^e^ SIÈCLE

PAR CH. SVOBODA

Professeur à l'Université de Brno (Tchécoslovaquie).

Au moyen âge, on employait dans l'enseignement du latin soit des manuels de grammairiens romains (Donat, Priscien), soit des ouvrages inspirés par eux.

Par son érudition étendue, ISIDORE appartient encore entièrement à l'antiquité. Il connaissait beaucoup d'écrivains anciens, sans doute surtout indirectement. Le I^er^ livre de ses *Étymologies* s'appuie sur Donat. Isidore expose que l'écriture fut inventée par les Juifs, communiquée aux Phéniciens, puis par Cadmus aux Grecs, et transformée par la nymphe Carmenta. Il traite des huit parties du discours, puis des syllabes, des pieds, de la ponctuation, de l'orthographe, — les mots semblables sont distingués, par exemple *equus* et *aequus*, — de l'analogie, de l'étymologie, des barbarismes, des figures, etc. Au X^e^ livre, il explique l'origine et le sens des mots, classés selon l'alphabet. Les étymologies sont souvent fausses, par ex. *beatus* de *bene auctus*, *clarus* et *celsus* de *caelum*. Au livre I^er^ des *Differentiae*, Isidore distingue les synonymes, comme *bibere* et *potare*, *terminus* et *finis*, et des mots qui se ressemblent, comme *auena* et *habena*, *lauat* et *labat* (le *b* avait déjà le son *v*). Servius et Agroecius étaient ses sources principales. Maintes distinctions sont erronées, par ex. celle de *afficimur honore* et *adficimur morte uel iniuria*. Au II^e^ livre, quelques termes sont l'objet de distinctions théologiques minutieuses, par ex. *anima* et *corpus*, *animus* et *anima*, *lex* et *euangelium*.

En plein moyen âge, au VII^e^ siècle, nous rencontrons un Tou-